





**Et la muse m'a
fait l'un des fils
de la Grèce.**

Gérard de Nerval

SOUS LE SIGNE DE NERVAL

- ... Je vous l'ai dit, ma vie ne tient à rien qu'à votre volonté, et vous savez bien que ma plus grande envie ne peut être que de mourir pour vous.

- Mourir, grand Dieu ! pourquoi cette idée me revient-elle à tout propos comme s'il n'y avait que ma mort qui fût l'équivalent du bonheur que vous me promettez ?

La mort ! Ce mot ne répand cependant rien de sombre dans ma pensée. Elle m'apparaît couronnée de roses pâles, comme à la fin d'un festin ; j'ai rêvé quelquefois qu'elle m'attendait en souriant au chevet d'une femme adorée, après le bonheur, après l'ivresse, et qu'elle me disait : « Allons jeune homme ! tu as eu toute ta part de joie en ce monde. A présent, viens dormir, viens te reposer dans mes bras. Je ne suis pas belle, moi, mais je suis bonne et secourable, et je ne donne pas le plaisir, mais le calme éternel. »

Gérard de Nerval

Extrait de Les filles du feu, Octavie

EDITO

Je relis Jaccottet – dans la collection Poésie/Gallimard le recueil intitulé « L'encre serait de l'ombre » qui rassemble « notes, proses et poèmes choisis par l'auteur, 1946 – 2008 ». Je suis frappé, comme chaque fois que je reprends cette lecture par le souci de justesse exprimé par le poète et en particulier par sa défiance à l'égard des mots ; défiance qu'il exprime à de multiples reprises.

Il n'y a plus un mot qui ne soit vidé de sa substance, qui n'échappe à l'usage, ou encore ils n'ont plus de lien entre eux. Je voudrais écrire selon le cours des paroles les plus simples, et je ne le peux pas... Mots comme des gousses vides, creuses ; Je prends en horreur toute parole que j'ai dite, encore pleine d'illusion et de mensonge.

Dans « La semaison »

**Fleurs, oiseaux, fruits, c'est vrai, je les ai conviés, je les ai vus, montrés, j'ai dit :
« c'est la fragilité même qui est la force »,
facile à dire ! et trop facile de jongler avec le poids des choses une fois changées en mots !**

Dans « A la lumière d'hiver »

**Parler est chose facile et tracer des mots sur la page, en règle générale est risquer peu de chose :
un ouvrage de dentellière, calfeutré,
paisible (on a pu demander à la bougie une clarté plus douce, plus trompeuse), tous les mots sont écrits de la même encre,
« fleur » et « peur » par exemple sont presque pareils
et j'aurais beau répéter « sang » du haut en bas de la page, elle ne sera pas tachée ni moi blessé. »**

Dans « Chant d'en bas »

Certes l'écrivain doit chercher à employer le mot le plus juste possible, celui qui convient le mieux à ce qu'il veut exprimer, mais j'avoue que, malgré l'admiration sans réserve que je porte à l'œuvre de Jaccottet – j'aime en particulier sa façon de multiplier les images, de corriger ses impressions, d'aller d'étape en étape vers l'expression la plus conforme à ce qu'il ressent - , j'ai de la peine à comprendre cette défiance à l'égard des mots. Certes, « peur » et « fleur » sont voisins par leurs sonorités et on doit admettre leur imprécision, mais nul ne peut les confondre ; le mot « sang » ne coule pas, ne tache pas, mais celui qui lit ou entend le mot, comme celui qui l'utilise connaît les caractéristiques du sang.

Ces réflexions me ramènent à une lecture déjà ancienne d'un livre de l'astrophysicien Hubert Reeves. J'ai plaisir à retrouver ce livre intitulé « Malicorne » - Le mot désigne « un petit village de la Puysaie, le pays de Colette, au nord de la Bourgogne » - et à relire les propos de l'auteur concernant la poésie ; en particulier ce qu'il écrit quant au langage poétique.

« Pour atteindre son objectif, la science se doit d'être frileuse dans sa façon d'utiliser le langage. La poésie s'en sert d'une façon plus dynamique, plus inventive. Contrairement au scientifique, le poète affectionne les mots ambigus, foisonnant de sens multiples, chargés de connotations accumulées au cours des âges. Il altère l'ordre habituel des mots ; il les choque les uns contre les autres comme des pierres dont on fait jaillir des étincelles. Détournant les concepts, juxtaposant d'une façon inattendue des termes qui ne vont pas ensemble, il fait naître des images, des impressions, des émotions inconnues, une nouvelle expérience du monde...

A l'inverse du discours scientifique, moins le poème a de signification - au sens traditionnel du terme - plus il a de chance de faire « sens »...

Le langage scientifique est éminemment adapté à l'analyse des faits réels. Mais, pour donner un regard d'ensemble, pour embrasser un sujet dans la totalité de ses facettes, le langage poétique est tellement plus adapté... »

Hubert Reeves est un scientifique. Mais il parle de la poésie mieux que ne feraient, sans doute, bien des poètes.

Marcel Maillet

Post scriptum

Philippe Jaccottet se méfie des mots mais l'utilisation qu'il en fait illustre parfaitement les propos d'Hubert Reeves !

LES PAGES CLASSIQUES

Nulle mort n'est plus belle que celle qui donne une vie.
Nulle vie n'est plus noble que celle qui surgit de la mort.

Angélus Silesius



Antiquité

Emmenant son père Anchise - il le porte sur son dos - et son fils Ascagne, Enée a quitté Troie en flammes, accompagné des Troyens rescapés du massacre. Une tempête les a rejetés sur la côte libyenne (voir Myrtho 10) . Didon, reine de Carthage les accueille et s'éprend de son hôte. Amour passionné. Mais le troyen choisit d'accomplir son destin : les dieux lui ont promis qu'il fonderait une nouvelle cité en Italie. Il part, abandonnant Didon ; désespérée, elle met fin à ses jours.

Quant à Didon , frémissante, farouche dans sa terrible entreprise, roulant des yeux ensanglantés, les joues tremblantes et marbrées, blême de sa mort à venir, elle fait irruption dans les intérieurs de la demeure, monte, égarée, les marches du bûcher, met à nu l'épée dardanienne, présent qui n'était pas acquis pour cet usage. Là elle aperçut les vêtements troyens, le lit bien connu ; elle s'attarda un peu à pleurer et à se souvenir, s'étendit sur le lit et prononça ses ultimes paroles : « Objets qui lui avez appartenu et qui furent chers tant que le destin, tant qu'un dieu le permettaient, recevez mon âme et délivrez-moi de mes tourments. J'ai eu une vie, j'ai conduit à son terme la course que m'avait assignée la Fortune, et maintenant une grande image de moi va descendre sous la terre.» ...

Elle dit, et , collant les lèvres sur le lit : « Nous mourrons sans vengeance ? Mourons pourtant ! Même ainsi, oui, ainsi, c'est un bonheur que d'aller au fond de l'Ombre. Que le Dardanien ait plein les yeux de ce feu, qu'il emporte avec lui le présage qu'est notre mort. »

Elle avait dit, et voilà qu'au milieu de ce discours ses servantes la voient qui s'est laissée tomber sur le fer, elles voient l'épée couverte d'une écume de sang et ses mains qui en sont aspergées. Les cris parviennent aux vastes salons, la rumeur se déchaîne à travers la ville ébranlée ; plaintes, hurlements, ululements des femmes font résonner les maisons, le ciel retentit d'immenses lamentations.

Virgile Énéide Chant IV

Traduction de Paul Veyne

La mort d'Hector

*... Il (Achille) dit ces mots, tira son épée aiguë,
grande, compacte, elle était en long sur son flanc.
Il attaqua, serré sur lui-même, comme l'aigle de haut vol
qui va vers la plaine au travers des nuages ténébreux
pour saisir un agneau tendre ou un aigle blotti.
De même Hector, qui agitait l'épée aiguë attaqua.
Achille s'élança ; il emplit son cœur d'une fureur
sauvage et au-devant, cacha sa poitrine sous le bouclier
à belle orfèvrerie ; il fit osciller son casque lumineux
à quatre plaques. Beaux, tout autour s'agitaient les crins
dorés. Héphaïstos les avait jetés en masse autour du panache.
Comme parmi les astres, à l'heure de la traite nocturne, avance
l'astre
du soir, qui prend place dans le ciel en astre le plus beau
ainsi une lumière venait de la lance de bonne pointe. Achille
la brandissait de la main droite, avec une idée mauvaise pour le divin
Hector.
Il scrutait le beau corps, là où il cèderait le mieux.
Son corps était presque entièrement couvert par les armes de bronze,
belles, dont, de force, il avait dépouillé Patrocle après l'avoir tué,
mais il se montrait au lieu où les clavicules séparent le cou des
épaules,
à la gorge, là où la perte de l'âme est la plus rapide ;
Là, avec sa lance, le divin Achille l'atteignit dans son élan.
Tout droit la pointe avança à travers le tendre cou...*

Homère *Illiade* Chant XXII 306 - 327

Traduction Pierre Judet de La Combe

Moyen âge

La mort de Roland

Le comte Roland se couche sous un pin ; vers l'Espagne il a tourné son visage.

De bien des choses lui vient le souvenir : de tant de terres qu'il a conquises, le baron, de douce France, des hommes de son lignage, de Charlemagne , son seigneur qui l'a nourri ; il ne peut s'empêcher d'en pleurer et d'en soupirer. Mais il ne veut pas s'oublier lui-même ; il bat sa coulpe et demande à Dieu merci : « Vrai Père, qui jamais ne mentis, qui ressuscitas des morts saint Lazare et sauvas Daniel des lions, sauve mon âme de tous les périls, pour les péchés que j'ai faits en ma vie ! » Il a offert à Dieu son gant droit. Saint Gabriel l'a pris de sa main. Sur son bras, il tient sa tête inclinée ; les mains jointes, il est allé à sa fin. Dieu lui envoie son ange chérubin et saint Michel du Péril ; avec eux y vint saint Gabriel. Ils portent l'âme du comte en paradis.

La chanson de Roland CLXXVI

La mort d'Aude la belle

L'empereur est revenu d'Espagne. Il vient à Aix, le meilleur siège de France. Il monte au palais, il est entré dans la salle. Vers lui est venue Aude, une belle demoiselle. Elle dit au roi : « Où est Roland le capitaine, qui me jura de me prendre pour femme ? » Charles en a douleur et peine. Ses yeux pleurent ; il tire sa barbe blanche : « Sœur, chère amie, c'est d'un homme mort que tu t'enquiers. Je t'en donnerai un plus considérable en échange ; c'est Louis, je ne peux mieux te dire, c'est mon fils et c'est lui qui tiendra mes marches. » Aude répond : « Cette parole m'est étrange. Ne plaise à Dieu, ni à ses saints, ni à ses anges, qu'après Roland je demeure vivante ! » Elle perd la couleur, tombe aux pieds de Charlemagne : elle est morte. Dieu ait pitié de son âme ! Les barons français la pleurent et la plaignent.

La chanson de Roland CCLXVIII

XVII ème siècle

Malherbe - Consolation à M. Du Périer

*Ta douleur, Du Perrier, sera donc éternelle
Et les tristes discours
Que te met en esprit l'amitié paternelle
L'augmenteront toujours ?*

Le malheur de ta fille au tombeau descendue
Par un commun trépas,
Est-ce quelque dédale où ta raison perdue
Ne se retrouve pas ?*

*Je sais de quels appas son enfance était pleine,
Et n'ai pas entrepris,
Injurieux ami, de soulager ta peine
Avecque son mépris.*

*Mais elle était du monde où les plus belles choses
Ont le pire destin,
Et rose elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.*

*Puis, quand ainsi que , selon ta prière,
Elle aurait obtenu
D'avoir en cheveux blancs terminé sa carrière,
Qu'en fût-il advenu ?*

*Penses-tu que, plus vieille, en la maison céleste
Elle eût eu plus d'accueil ?
Ou qu'elle eût moins senti la poussière funeste
Ou le vers du cercueil ? ...*

*Non, non, mon Du Périer, aussitôt que la Parque
Ôte l'âme du corps,
L'âge s'évanouit au deçà de la barque
Et ne suit pas les morts.*

*La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles ;
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles
Et nous laisse crier.*

*Le pauvre en sa cabane où le chaume le couvre
Est sujet à ses lois,
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas nos rois.*

*De murmurer contre elle et perdre patience
Il est mal à propos :
Vouloir ce que Dieu veut est la seule science
Qui nous met en repos.*

* La petite Marguerite Du Périer meurt à l'âge de cinq ans.

Sur la mort de son fils

*Que mon fils ait perdu sa dépouille mortelle,
Ce fils qui fut si brave et que j'aimais si fort,
Je ne l'impute pas à l'injure du sort,
Puisque finir à l'homme est chose naturelle ;*

*Mais que de deux marauds la surprise infidèle
Ait terminé ses jours d'une tragique mort,*
En cela ma douleur n'a point de réconfort,
Et tous mes sentiments sont d'accord avec elle.*

*O mon Dieu, mon Sauveur, puisque, par la raison
Le trouble de mon âme étant sans guérison ,
Le vœu de la vengeance est un vœu légitime,*

*Fais que de ton appui je sois fortifié :
Ta justice t'en prie, et les auteurs du crime
Sont fils de ces bourreaux qui t'ont crucifié.*

François de Malherbe

** Marc-Antoine de Malherbe est tué en duel au château de Cadenet (Vaucluse) le 13 juillet 1627. Il a 27 ans.*

XIX ème siècle

Demain dès l'aube

En février 1843, Léopoldine, la fille aînée de Victor Hugo épouse Charles Vacquerie, fils d'un armateur du Havre. Le couple s'installe dans cette ville et vient régulièrement à Villequier, village situé en bord de Seine, dans une maison de villégiature appartenant à la famille Vacquerie.

Par une belle journée de fin d'été, le 4 septembre 1843, Léopoldine et Charles partent en barque sur la Seine vers Caudebec-en-Caux. Au retour une rafale de vent retourne la barque. Tous les passagers sont noyés. Léopoldine a 19 ans, son époux 24.

Sur le chemin de retour d'un voyage en Espagne en compagnie de Juliette Drouet, Victor Hugo n'apprend le drame que quatre jours plus tard par article de presse. Il ne pourra se rendre sur la tombe de sa fille qu'en septembre 46. Il lui consacra plusieurs poèmes.

A l'ode « A Villequier » qu'on m'excusera de trouver, malgré le respect dû à la peine d'un père, trop grandiloquente, on peut préférer les trois quatrains de « Demain dès l'aube », simples et émouvants.

**Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne
Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends.
J'irai par la forêt, j'irai par la montagne.
Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.**

**Je marcherai les yeux fixés sur mes pensées,
Sans rien voir au-dehors, sans entendre aucun bruit,
Seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées,
Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit.**

**Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe,
Ni les voiles au loin descendant vers Harfleur,
Et quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe
Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur.**

Victor Hugo Les contemplations

Lucien Létinois

Les rapports entre Verlaine et Rimbaud appartiennent à la mythologie de la littérature française. On connaît moins Lucien Létinois. C'est en 1877, à l'institution de Notre Dame de Rethel où il exerce la fonction de répétiteur, que Verlaine rencontre ce garçon, fils de paysan, né en 1860 à Coulomme-et-Marquery en Ardennes. Il se prend d'une vive affection pour ce jeune homme de dix-sept ans.

Lorsque le contrat de Verlaine est rompu en 1878, ils partent pour l'Angleterre où ils enseignent tous deux dans des villes différentes mais se rejoignent à Londres. Ils rentrent en France en 1879, vivent un temps chez les parents de Lucien puis s'installent à Juniville, au sud du département, où Verlaine, avec l'argent de sa mère, a acheté une ferme.

En 1780 Lucien fait son service militaire à Reims ; Verlaine obtient un poste de surveillant général dans un collège de la ville. En 1882 il doit vendre la ferme de Juniville et rejoint Paris. Lucien et sa famille s'installent à Ivry-sur-Seine.

Le 7 avril 1883 Lucien meurt subitement d'une fièvre typhoïde ; il a 23 ans.

La nature de leur relation reste controversée. On ne peut guère cependant douter de la sincérité de l'attachement que Verlaine porte à celui qu'il considère comme son fils adoptif. Peut-être reporte-t-il sur Lucien l'amour paternel dont il est frustré : lors de la séparation de corps et de biens d'avec Mathilde Mauté, la garde de leur fils est confiée à la mère et les rencontres seront rares entre Georges et son père ; la dernière a lieu en octobre 78 ; le garçon a sept ans.

Verlaine consacra vingt-cinq poèmes à Lucien Létinois, à la fin de son sixième recueil « Amour » paru en 1888.

Ci-dessous le premier de ces poèmes.

**Mon fils est mort. J'adore, ô mon Dieu votre loi.
Je vous offre les pleurs d'un cœur presque parjure ;
Vous châtiez bien fort et parferez la foi
Qu'alanguissait l'amour pour une créature.**

**Vous châtiez bien fort. Mon fils est mort, hélas !
Vous me l'aviez donné, voici que votre droite
Me le reprend à l'heure où mes pauvres pieds las
Réclamaient ce cher guide en cette route étroite.**

...

**Vous me l'aviez donné, vous me le reprenez :
Gloire à vous ! J'oubliais beaucoup trop votre gloire
Dans la langueur d'aimer mieux les trésors donnés
Que le Munificent de toute notre histoire.**

**Vous me l'aviez donné, je vous le rends très pur,
Tout pétri de vertu, d'amour et de simplesse.
C'est pourquoi pardonnez, Terrible, à celui sur
Le cœur de qui, Dieu fort, sévit cette faiblesse.**

**Et laissez-moi pleurer et faites-moi bénir
L'élu dont vous voudrez certes que la prière
Rapproche un peu l'instant si bon de revenir
A lui dans Vous, Jésus, après ma mort dernière**

Paul Verlaine dans Amour

PS Tiré du même recueil ce poème adressé à son fils .

A Georges Verlaine

Ce livre ira vers toi, comme celui d'Ovide

S'en alla vers la Ville.

Il fut chassé de Rome ; un coup bien plus perfide

Loin de mon fils m'exile.

Te reverrai-je *? Et quel ? Mais quoi ! moi mort ou non,

Voici mon testament :

Crains Dieu, ne hais personne, et porte bien ton nom

Qui fut porté dûment.

** On le sait, la réponse est : non, et l'on peut s'en émouvoir.*

XX ème siècle

Kerouac song (extraits)

J'ai touché le livre noir qui disait la mort de Kerouac *et
les vents se sont levés
sur les grises villes américaines

Pleurez, femmes de Lowell et filles de la forêt
Pleurez galets de la mer armoricaine
Kerouac est mort qui portait sur les lèvres les noroïts
de la grand'route

Néons frais aux bouches des magasins. Putains sur la
couverture des magazines... Flics de la Treizième
Avenue... Et les gares et les railways du monde
occidental... Où allez-vous, vous qui allez quelque
part ?

Kerouac est mort... Il y aura demain sur sa tombe des
filles dingues et des tas de défoncés. Il y aura des
genêts au vert pays de la Bretagne originelle. Il y aura
des genêts dans ses yeux bleus quand la terre aura
chanté son dernier été

Il y a un nègre dans la rue. Il y a un blues dans la
gueule du nègre.

Il y a un barde qui s'en va. Il y a un barde qui s'en vient

Kerouac est mort... Il pleut sur Brest. Il pleut sur
Lowell. Il pleut sur la verte prairie canadienne

Kerouac est mort. Et les vents se sont levés sur les
villes de verre. Et sur l'humanité, bouquet de musiques
et de glaïeuls. Les épagneuls reniflent la résine dans
les noires cheminées

Kerouac est mort. Il y aura demain sur sa sépulture des
goélands venus du Finistère ; La gwerz* dans le bec.

.....

Kerouac is Dead, very well, good bye farewell
Les bus fous foncent à New York sur les chiens doux
Ma chienne au pied de la chapelle s'est agenouillée
puisque Jack est mort et parce qu'il y avait une
hirondelle sur le chemin de la croix

...

Il y a un nègre dans la rue. Il y a un blues dans la gueule du nègre

Il y a un barde qui s'en va. Il y a un barde qui s'en vient

Il n'y a qu'un seul hymne de tout temps pour le monde entier

Femmes de Lowell, filles de la forêt, ne pleurez plus

Quelqu'un marche sur la route

Quelqu'un marche sur la route

Quelqu'un marche sur la route pour nous sauver

Bonjour Jack ...

Xavier Grall dans La Sone des pluies et des tombes

** Kerouac est mort à St Petersburg (Floride) le 21 octobre 1969 à l'âge de 47 ans.*

** Gwerz : Forme de chant appartenant au répertoire breton.*

« Jack Kerouac est né à Lowell, Massachusetts, dans une famille d'origine canadienne française.

Etudiant à Columbia, marin durant la seconde mer mondiale, il rencontre à New York, en 1944, William Burroughs et Allen Ginsberg, avec lesquels il mène une vie de bohème à Greenwich Village. Nuits sans sommeil, alcool et drogue, sexe et homosexualité, délires poétiques, vagabondages sans argent à travers les Etats-Unis, de New-York à San Francisco, de Denver à La Nouvelle Orléans, et jusqu'à Mexico, vie collective trépidante ou quête solitaire aux lisières de la folie ou de la sagesse, révolte mystique, sont quelques unes des caractéristiques de ce mode de vie qui est un défi à l'Amérique conformiste et bien-pensante. »

Page biographique dans « Sur la route » Folio 2010

Kerouac est considéré comme l'un des principaux auteurs américains du XXème siècle. Dans ses œuvres les plus connues il raconte ses voyages à travers les Etats-Unis. Il pratique l'écriture spontanée, ce qu'il appelle « la littérature de l'instant », rythmée à la façon du jazz ou du Be bop et qui fait place à l'improvisation. Son roman culte « Sur la route » est écrit d'un seul jet sur un rouleau de papier ininterrompu.

Kerouac est à la naissance de la Beat génération, mouvement littéraire et artistique fondée sur une révolte libertaire et individualiste : refus du mode de vie américain, vagabondage, spiritualisme vaguement inspiré par le bouddhisme.

Deuil matinal

Longs appels des coqs au-dessus de la neige
Eveillés avant eux par le téléphone
nous voyons les montagnes encore confuses
sous le ciel très pur. Elles sont toutes là
mais nous n'avons pas le cœur à les nommer.
Elles-mêmes voudraient dérober leur tête
désertier leur forme future au soleil
l'âme obscure, tapies sous leur manteau de roc
comme là-bas le chien qu'il ne flattera plus.

Cimetière sans murs, ouvert aux montagnes.
La petite foule désemparée
ne sait pas comment rentrer chez elle.
Tu ne seras pas loin, derrière la haie
avec les pas de Dieu qu'on entend le matin.
Entre les jardins, sans élever la voix
tu continueras à faire la paix.

Ce qu'elle a vu :
jambe d'un pantalon
près de laquelle joue un petit chien.
Un registre ouvert.
Sur la page de droite
en bas, il est écrit :
« Où je suis, je suis bien. »

Les morts en glissant de nos bras aux tiens
nous ouvrent les mains : tout semble circuler
plus librement Seigneur, entre ciel et terre
le soleil, nos pensées, l'avenir qui palpite
tel un rideau blanc, comme si l'absent
tirait auprès de toi la vie qu'il a connue
restreinte avec nous, et nous la renvoyait
rafraîchie, confiante en d'autres espaces.

Jean-Pierre Lemaire dans « Le chemin du cap »

La lutte d'une chrysalide

**telle sera
notre agonie**

**Sur nos lèvres scellées
le chant des sources**

plaise qu'il nous escorte

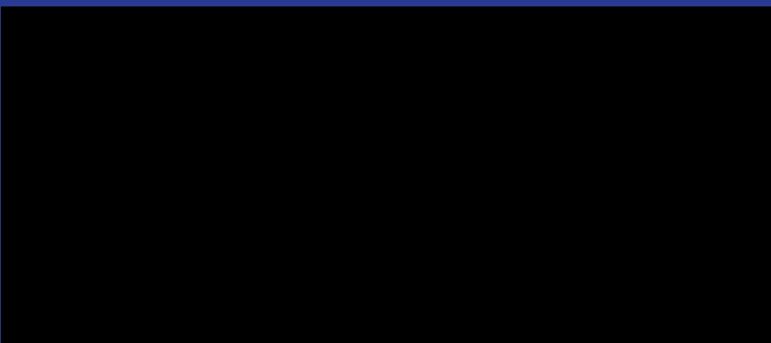
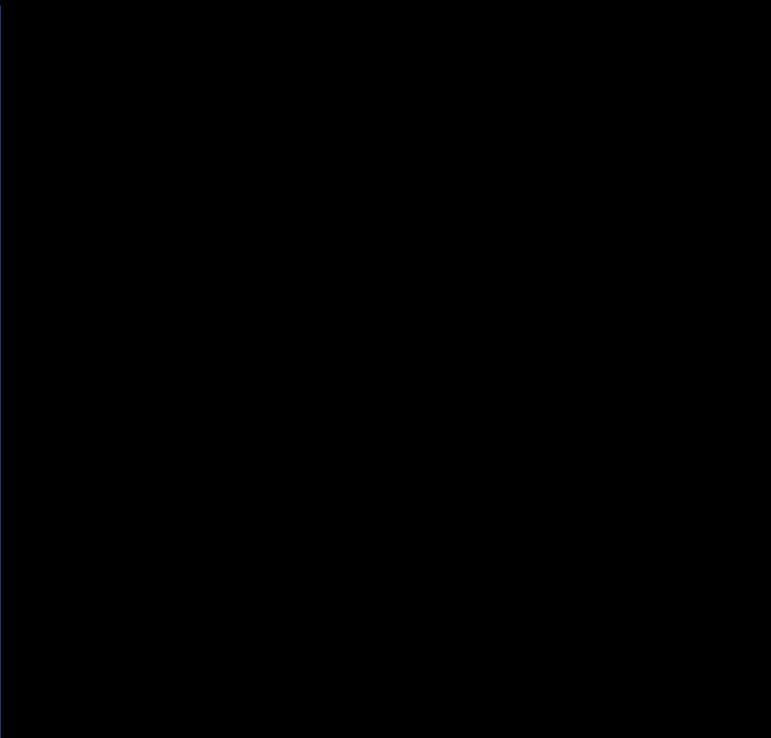
**son dernier son
filé
s'évanouira
dans le silence
d'une chapelle végétale**

**Nuement
il nous faudra partir
à grand regret**

**comme on laisse à jamais
son regard**

Gilles Baudry

MES POETES DE COEUR



De Rimbaud, j'ai déjà cité dans Myrtho des extraits du « Bateau ivre » (n° 8), « Ma bohème » (n° 10) et « Marine » (n°4).

Jouons : les six premiers poèmes qui me viennent à l'esprit : Aube... Roman... Ophélie ... Voyelles... Le dormeur du val... Au Cabaret-Vert .

Aube

J'ai embrassé l'aube d'été.

Rien ne bougeait encore au front des palais. L'eau était morte. Les camps d'ombres ne quittaient pas la route du bois. J'ai marché, réveillant les haleines vives et tièdes, et les pierreries regardèrent et les ailes se levèrent sans bruit.

La première entreprise fut, dans le sentier déjà empli de frais et blêmes éclats, une fleur qui me dit son nom.

Je ris au wasserfall blond qui s'échevela à travers les sapins : à la cime argentée je reconnus la déesse.

Alors je levai un à un les voiles. Dans l'allée, en agitant les bras. Par la plaine où je l'ai dénoncée au coq. A la grand'ville elle fuyait parmi les clochers et les dômes, et courant comme un mendiant sur les quais de marbre je la chassais.

En haut de la route, près d'un bois de lauriers, je l'ai entourée avec ses voiles amassés, et j'ai senti un peu son immense corps. L'aube et l'enfant tombèrent au bas du bois.

Au réveil il était midi.

Dans Illuminations

Roman

I

**On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans,
- Un beau soir, foin des bocks et de la limonade,
Des cafés tapageurs aux lustres éclatants !
- On va sous les tilleuls verts de la promenade.**

**Les tilleuls sentent bon dans les bons soirs de juin !
L'air est parfois si doux, qu'on ferme la paupière ;
Le vent chargé de bruits, - la ville n'est pas loin –
A des parfums de vigne et des parfums de bière...**

II

**- Voilà qu'on aperçoit un tout petit chiffon
D'azur sombre, encadré d'une petite branche,
Piqué d'une mauvaise étoile, qui se fond
Avec de doux frissons, petite et toute blanche...**

**Nuit de juin ! Dix-sept ans ! – On se laisse griser.
La sève est du champagne et vous monte à la tête...
On divague ; on se sent aux lèvres un baiser
Qui palpite là, comme une petite bête...**

III

**Le cœur fou Robinsonne à travers les romans,
- Lorsque dans la clarté d'un pâle réverbère,
Passe une demoiselle aux petits airs charmants,
Sous l'ombre du faux-col effrayant de son père...**

**Et, comme elle vous trouve immensément naïf,
Tout en faisant trotter ses petites bottines,
Elle se tourne, alerte et d'un mouvement vif...
- Sur vos lèvres alors meurent les cavatines...**

IV

**Vous êtes amoureux. Loué jusqu'au moi d'août.
Vous êtes amoureux. - Vos sonnets la font rire.
Tous vos amis d'en vont, vous êtes mauvais goût ,
- Puis l'adorée un jour a daigné vous écrire... !**

**- Ce soir-là... - vous rentrez aux cafés éclatants,
Vous demandez des bocks et de la limonade...
- On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans
Et qu'on a des tilleuls verts sur la promenade.**

20 septembre 70

Ophélie (les premières strophes)

***Sur l'onde calme et noire où dorment les étoiles
La blanche Ophélia flotte comme un grand lys,
Flotte très lentement, couchée en ses longs voiles...
- On entend dans les bois lointains des hallalis.***

***Voici plus de mille ans que la triste Ophélie
Passe, fantôme blanc, sur le long fleuve noir,
Voici plus de mille ans que sa douce folie
Murmure sa romance à la brise du soir.***

***Le vent baise ses seins et déploie en corolle
Ses grands voiles bercés mollement par les eaux ;
Les saules frissonnants pleurent sur son épaule,
Sur son grand front rêveur s'inclinent les roseaux.***

***Les nénuphars froissés soupirent autour d'elle,
Elle éveille parfois, dans un aune qui dort,
Quelque nid, d'où s'échappe un petit frisson d'aile ;
- Un chant mystérieux tombe des astres d'or.***

....

Voyelles

***A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu : voyelles,
Je dirai quelque jour vos naissances latentes ;
A noir corset velu des mouches éclatantes
Qui bombinent autour des puanteurs cruelles,***

***Golfes d'ombre ; E, candeurs des vapeurs et des
tentes,
Lances des glaciers fiers, rois blancs, frissons
d'ombelles ;
I, pourpres, sang craché, rire des lèvres belles
Dans la colère ou les ivresses pénitentes ;***

***U, cycles, vibrations divins des mers virides,
Paix des pâtis semés d'animaux, paix des rides
Que l'alchimie imprime aux grands fronts studieux ;***

***O, suprême Clairon, plein de strideurs étranges,
Silences traversés des mondes et des Anges ;
- O l'Omega, rayon violet de Ses Yeux !***

Le dormeur du val

*C'est un trou de verdure où chante une rivière
Accrochant follement aux herbes des haillons
D'argent ; où le soleil, de la montagne fière,
Luit ; c'est un petit val qui mousse de rayons.*

*Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
Dort ; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.*

*Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme :
Nature, berce-le chaudement : il a froid.*

*Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.*

Octobre 1870

Au Cabaret-Vert, cinq heures du soir

***Depuis huit jours, j'avais déchiré mes bottines
Aux cailloux des chemins. J'entrai à Charleroi.
Au Cabaret-Vert : je demandai des tartines
De beurre et du jambon qui fût à moitié froid.***

***Bienheureux, j'allongeai les jambes sous la table
Verte : je contemplai les sujets très naïfs
De la tapisserie. Et ce fut adorable,
Quand la fille aux tétons énormes, aux yeux vifs,***

***Celle-là, ce n'est pas un baiser qui l'épeure !
Rieuse, m'apporta des tartines de beurre,
Du jambon tiède, dans un plat colorié,***

***Du jambon rose et blanc parfumé d'une gousse
D'ail, et m'emplit la chope immense, avec sa mousse
Que dorait un rayon de soleil arriéré.***

Octobre 70

Enfance (extrait)

Au bois il y a un oiseau, son chant vous arrête et vous fait rougir.

Il y a une horloge qui ne sonne pas.

Il y a une fondrière avec un nid de bêtes blanches ;

Il y a une cathédrale qui descend et un lac qui monte.

Il y a une petite voiture abandonnée dans le taillis, ou qui descend le sentier en courant, enrubannée.

Il y a une troupe de petits comédiens en costumes, aperçus sur la route à travers la lisière du bois.

Il y a enfin, quand on a faim ou soif, quelqu'un qui vous chasse.

Dans Illuminations

RÉFLEXIONS SUR LA POÉSIE

R

L'observation de la nature et de ses mystères amène au questionnement. J'évoquais dans le dernier numéro de Myrtho ces poètes qui, derrière les réalités tangibles, perçoivent ce qu'ils appellent « l'invisible », un monde caché qui échappe à nos sens. La quête prend alors une dimension mystique ; se pose en effet la question religieuse, celle de forces surnaturelles, celle de l'existence d'éventuelles divinités. Si plusieurs d'entre eux affichent un agnosticisme prudent ou un panthéisme modéré, certains poètes chrétiens cherchent dans la nature une confirmation de leur foi. Ils se font en quelque sorte quêteurs de Dieu.

La quête de Jean Grosjean est douloureuse. Le Dieu ne fait que passer et se refuse ; son passage même se révèle destructeur.

*Le murmure de ton passage a fait les mondes
mais qu'en reste-t-il si tu t'éloignes ?*

*Tu marches sur les décombres de l'apparence,
ton ombre suffit à dissoudre nos royaumes*

De Jean-Claude Renard

*** Ce matin, debout dans la campagne, ce n'est plus la
roche où passent les eaux
Ni la rose neuve ni le sang des corps entourés d'oiseaux
Que je fêterai
Mais le Dieu lui-même, en eux et en moi comme un arbre
frais.**

*** J'entrerai dans l'herbage où les jaguars couchés à côté
des brebis
Devant les îles neuves
Écoutent l'eau chanter avec les rouges-gorges que Dieu
est plus profond que le secret de Dieu
Et le monde plus grand que le secret du monde**

Dans le poème qui suit, de Gilles Baudry, moine à l'abbaye de Landévennec en Finistère, quel est ce « quelqu'un » dont le nom n'apparaît qu'en filigrane ?

**Dans l'embrasure
quelqu'un
Sa silhouette
à contre-jour**

**ne laisse que le filigrane
de son nom**

**et sa rose incandescente sur
tes lèvres**

**Qu'importe que la nuit
revienne**

**la douloureuse absence t'irradie
Plus rien**

**ne s'interpose
entre ce monde et l'autre**

De Jean-Pierre Lemaire, ce poème intitulé « les rois mages » est tiré d'un ensemble de textes regroupés sous le titre :« les dieux dehors ».

**Nous t'avons reproché le silence des arbres
le mot que les lèvres ouvertes de la vague
reprennent au moment de le prononcer
impatients comme avec des êtres attardés
jusqu'à réclamer ta parole aux prodiges .**

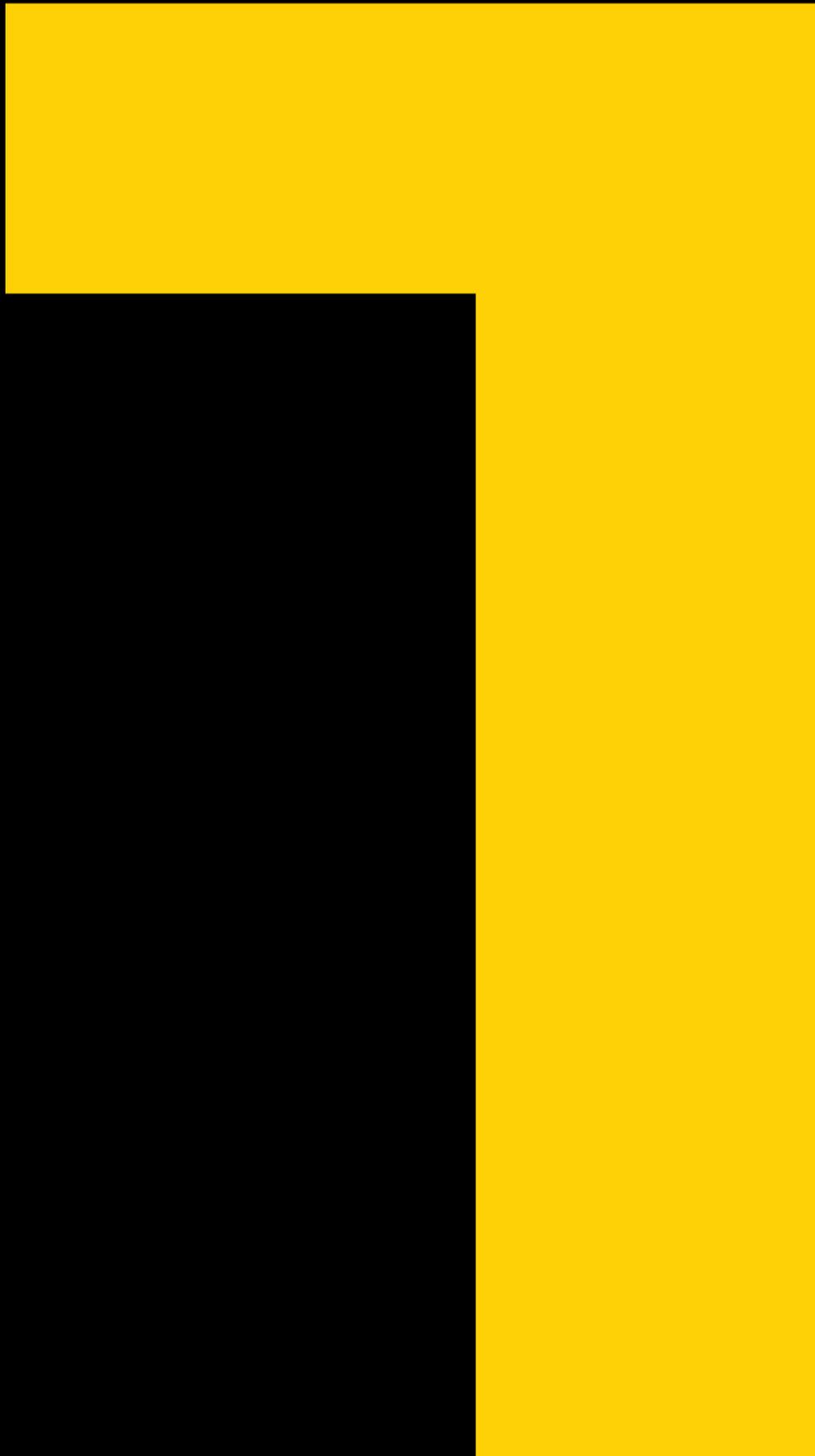
**Cependant, les Rois cheminaient au désert
accordés au temps de ton humilité
et quand leurs yeux brûlants se fatiguaient des
livres
le murmure des astres formait leur oreille
pour entendre ton Nom tout bas à Bethléem.**

De Philippe Mac Leod

**Le silence épelle en lettres de lumière le signe de Dieu.
Il en modèle la silhouette, invisible et d'autant plus
proche il marque l'âme d'une empreinte de feu.**

Bien sûr pour illustrer mon propos, je ne donne que quelques courtes citations, mais l'ensemble de l'œuvre et, pour certains de ces poètes, leur vie même, confirment mon propos. Je reviendrai plus longuement dans un prochain numéro sur la poésie de Jean Grosjean.

PAGES DE MES AMIS POETES



Qu'elle l'écrive ou qu'elle la dise en public, la poésie de Sylvette Divizia-Bayol est un acte de générosité.

Merci Sylvette

MM

Sur vos fronts

**Sur vos fronts bercés de lumière,
Sur vos cœurs de chair et de sang,
S'effeuille comme un talisman
La rose tendre et éphémère.**

**Qu'elle bénisse vos paupières
A l'amble de vos pas montants !
Dans vos yeux purs au firmament
Qu'elle soit une étoile claire.**

**Je garderai les trois anneaux
Dans un vert bouquet de verveine.
Mes vasques bleues de porcelaine,**

**Pour votre soif, frémiront d'eau
Et mes doigts se feront lavande
Entre vos deux mains qui se tendent.**

Princesse

**Princesse, au soir pourpré de mai,
Pleurait, sans fin, larmes amères.
D'or souple ses cheveux coulaient
Leur flot triste jusques à terre.**

**Brise faiblit, douleur s'apaise,
Mais jamais nos cœurs ne se taisent.**

**« Mon page, mon doux page tendre ,
Tant de soirs de vous ai rêvé !
Tant de lilas à vous attendre,
Au jardin, las, se sont fanés ».**

**Brise faiblit, douleur s'apaise,
Mais jamais nos cœurs ne se taisent.**

**« Cent beaux seigneurs à mes genoux
M'ont fait offrande de richesses,
A leur hermine et leurs bijoux
Je préférais votre jeunesse ».**

**Bise faiblit, douleur s'apaise,
Mais jamais nos cœurs ne se taisent.**

Gamin

**Gamin arrête de bouder !
Le temps n'est plus à la tristesse,
Je veux t'apprendre la tendresse.
Nous dirons au jardin qu'il faut en profiter.**

**Ferme les yeux, cesse la lutte,
Berce mon corps entre tes bras.
Ne pense plus ! Il n'est de chute
Que celle, mauve, du lilas.**

**Dors. C'est l'heure magique où pèse la lumière,
Où les enfants, pensifs, rêvent à être grands.
Jouons, veux-tu, jouons à rester des enfants
Qui se tiennent la main et baissent les paupières.**

**La vie est simple comme un jeu,
Tendre comme une gourmandise.
Nos cœurs sont de ciel chaste et bleu,
Nous rêvons d'aller à Venise !**

**Goûtons la giroflée aux airs de velours sage.
Elle frôle nos joues comme un tissu doré.
Imagine avec moi le merveilleux voyage
Que nous ferons le jour où nous saurons aimer.**

Un jour blanc

**Un jour blanc, tout candi de neige,
Le soleil, de brume engourdi,
Ouvre son œil dans le ciel gris
Comme une ronde orange beige ;**

**Immobilité froide et pur cristal du sol.
Ange muet de glace aux ailes abattues.
Crispés sur l'orgueil bleu des terreurs combattues,
Le stérile chagrin des hymnes en bémol.**

**Un jour blanc pour l'éternité,
Rigide pendu se balance,
Fœtus de l'enfer avorté,
Cendre étoilée de l'enfance.**

**Mon pas lent et courbé, ma jeunesse déserte,
Où vous ai-je menés, portée sur des soupirs ?
L'hiver a couvé là, sur ma tendresse offerte,
Des œufs de fer et d'or qui n'ont pas pu s'ouvrir.**

Chambre

**Un parfum d'aube heureuse et de roses anciennes
Alourdit de sommeil les ors appesantis.
La mort lente exhalée des lys ombrés de nuit
S'étire à l'espalier de claires valenciennes**

**Ronronnement berceur de bourdons aux persiennes,
Trilles de merle en soif et de moineaux petits,
Appel, bien loin, dehors,
Le jour muet sourit
Dans un tableau fané qui fige des fontaines.**

**Sa robe est un ruisseau de neige et d'abandon.
Des serpents de rubans sur les chaînes se traînent
Et leur désordre a l'air de demander pardon.**

**Sur les draps délaissés de leur brûlante haleine,
Possédés l'un de l'autre émerveillés et nus
Ils n'ont qu'un seul regard et ne respirent plus.**

Sylvette Divizia-Bayol

MES PAGES



La semaine sainte

**La paume du ciel pèse sur les tombes
Un soleil large installe dans l'air
une lumière mate
qui laisse sombre la vêtue des sapins
au versant du mont**

**Sans hâte entre les îles
les eaux du Rhône vont au défilé**

**Qu'apaisent les abeilles du silence
l'heure attend
Nul cependant ne peut présager le drame**

Lundi

*

**Frissonnent aux mains du magnolier
les fleurs de la mélancolie
A la branche basse de l'aulne
la corneille en plume de deuil
pose sa prophétie**

**Un ciel sans couture
qui sait
mais se tait ;
des moineaux fébriles
qui en tous sens traversent le jardin**

**Un rayon de soleil distribue
aux inflorescences des euphorbes
les deniers de la trahison**

Le champ du potier

**Le ciel a sombré
sous l'horizon des îles
Les lampes sont éteintes
et la nef est obscure**

**Le dieu le sait
qu'il doit mourir
et reviendra
quand nichera la tourterelle
à la fourche du frêne**

**L'aubépine l'annonce
aux lisières du bois
et si la pervenche a pris deuil
l'anémone déjà
porte robe de baptême**

Gethsémani I

*

**Une aube froide et grise
de brume et de sarcelle**

**Des soldats trop nombreux
à cette heure dans ce jardin
puisque la victime consent**

**Il refuse le glaive
« Remets au fourreau ton épée »**

**D'un buisson de buis
un merle furtif s'enfuit**

**Angoisse...frissons ...
et dans le repli du regard
la croix
sur le lieu-dit du Crâne**

Gethsémani II

**La neige a dessiné
blanc sur noir
l'ossuaire des arbres et des routes**

**Pour la troisième fois
le coq rouge a chanté
et le loup rôde dans les
fondrières de l'âme**

« Je ne connais pas cet homme. »

*

**Ciel de granite
de basalte
et des oiseaux d'acier
au forceps de l'orage
Migrent au vent noir
de lourds charrois d'arbres en croix**

**Dies irae
Jour de colère
Vous avez mis à mort l'agneau**

**L'éclair fulmine ses veuvages
Aux sables du désert
surgissent les os blanchis
des chacals et des hyènes
comme aux rives des lacs
sur les plages de sel
les carènes des murènes et des lamantins**

**Vous avez sacrifié l'agneau
mais la fruition sera vaine :
la neige ne boira pas ce sang
et vous ne pourrez pas inscrire le
vent
sur l'écrêteau de l'infamie**

Golgotha

**L'anfractuosité s'ouvrait sur une nuit
que nourrissaient le sang violet des cl matites
et les ramures taciturnes des buis**

**mais sur le chemin
s'en allait une lumière
au bras des coquelicots
des blés et des bleuets**

Resurrexit

*

**Il a mis ses pas dans les fondrières
hant es de fauvettes mortes
et de prières défuntes
Bruinent encore les étoiles**

**Il a poussé la porte obscure
et dénoué la neige
aux nids abandonnés des goélands
L'aube accroche des guirlandes de soleil
et l'incantation de l'arbre
monte jusqu'  l'oiseau**

**Il a secoué la poussière des lys
fait oblation de blancs bouquets de mouettes
puis il a travers  les grands champs d'h liotropes
et s'en est all  vers l'azur**

Le premier jour de la semaine



Bernard **M**
graphisme